



Concours de nouvelles 2023

Prix Régional

Et tout recommencer

Par Alain Parodi

Depuis son sixième étage, Jean ouvre la fenêtre du salon donnant sur le petit jardin devant son pâté d'immeubles. Perdu dans un vaste univers de fer et de béton, ce jardin reste désormais le seul à incarner les saisons. Tout autour, l'environnement demeure indifférent au temps qu'il fait. Le goudron et le béton ne fleurissent et ne fanent jamais. Si la lumière parvient encore à jouer avec les ombres et les vents à s'immiscer entre les bâtiments, des canicules de dingue étouffent les villes de plus en plus souvent et les hivers s'alanguissent dans d'inquiétantes tiédeurs. Au fil du temps les cités ont perdu leur âme sans s'apercevoir qu'elles perdaient aussi leur printemps et leur automne, ne déclinant plus les saisons que sur un mode binaire.

Derrière sa fenêtre, Jean contemple ce jardin qui fait la nique à l'uniforme. Les forsythias sont en fleur, pâquerettes et primevères trouent la pelouse et, sur la branche la plus haute d'un frêne, un merle appelle celle qui voudra bien de lui. Jean prend le temps de savourer cet instant. Malgré tout. Avec l'étrange sentiment d'une dernière fois... Il se revoit plonger dans les vagues, se rouler dans le sable, se délecter d'un sandwich au saucisson le cul dans l'herbe et la tête près du ciel. Mais ça, c'était avant, quand elle était encore là, avec lui, près de lui. Une période où il retrouva espoir pendant une brève année. Trop court. Grâce à elle, à son regard sans jugement, à sa main tendue sans rien attendre en retour. Félicité sut lui donner l'amour dont sa vie avait tant besoin pour oser se nommer encore la vie. Elle lui avait ouvert sa porte en même temps que ses bras et lui mit un jour dans les mains les clés de son appartement en lui murmurant : « C'est au 26 rue des moulins, le bus s'arrête juste devant. Sixième étage, porte de gauche sur le palier. Attends-moi, je finis mon travail et je te rejoins, installe-toi, le frigo est plein, sers-toi, bois si tu as soif, mange si tu as faim, dors si tu as sommeil. » Elle lui avait fait confiance... c'est beau la confiance... peut-être la dernière chose gratuite... pourquoi alors les gens en sont si souvent avares ? C'est idiot, la confiance est une valeur qui se déprécie si on ne s'en sert pas.

Avant Félicité, Jean déroulait son existence en noir et blanc. Une vie simple. Une vie simpliste. Une vie en deux tons. Puis le noir et le blanc se mirent à baver l'un sur l'autre et son existence finit par virer au gris, un gris sale, aussi sale que les trottoirs. Jean perdit alors le mode d'emploi des joies simples et des bonheurs sans importance. C'est parfois compliqué de vivre, faut un peu de méthode...

Accoudé à la fenêtre, Jean laisse ses pensées en faire à leur guise, mélangeant les souvenirs et les époques, se remémorant un visage, cherchant un prénom, des balises qui lui permettraient de redessiner la topographie d'un passé confus. Il allume une cigarette, avale une goulée de bière avant de poser sa canette par terre, près de ses sœurs, une bande de canettes de bière, une bande de folles qui le rendent fou. Combien depuis ce matin ? Il compte. Huit. Il n'est que dix heures, la journée sera longue. Il n'a rien à faire si ce n'est attendre. Ils ont prévu d'arriver sur place vers quatorze heures. Comme indiqué sur le papier qu'il a lu en tremblant. Et les larmes aux yeux... les larmes... il les avait oubliées, les croyant tarées à jamais. Et pourtant, elles étaient là qui attendaient. Jean en a vu d'autres, mais là, le coup est rude. Car tout va recommencer. Comme avant. Comme avant Félicité. Avant qu'elle ne lui ouvre sa porte et qu'elle colore sa vie. Qu'a-t-il fait de ce que cette femme a su rendre possible ? Rien ou presque, une tentative sans cesse recommencée, une succession d'échecs, comme s'il était condamné à revenir à la case départ d'un jeu de l'oie ressemblant à un jeu de dupe. Recommencer... perspective insupportable.

Une existence sur deux registres antagonistes. Avoir froid et ne pas avoir froid. Craindre de mourir et avoir peur de vivre. La nuit qui tombe, la peur qui monte, le froid qui mord, les passants qui détournent les yeux et d'autres qui se rassurent peut-être en croisant plus galérien que soi. La rue et ses dangers, mortels ou pas. La rue... avant et demain à la fois... un passé et un avenir qui font ami-ami. On ne dit pas dehors chez les SDF, on dit la rue, comme on dit la maison. Car dehors et dedans n'existent plus, fondus en un ailleurs que l'on nomme la rue parce que c'est plus commode, parce que tout le monde comprend, parce que tout le monde a entendu ses parents ordonner de ne pas traîner dans la rue. Normalement, la rue, quand la nuit tombe, on n'y reste pas, on y passe en vitesse pour aller au ciné, au resto, voir des amis... Oui, comme Jean le faisait quand il avait un boulot, un peu d'argent, des amis, une famille avec qui se payer une toile ou un gueuleton. Une période où il marchait dans la rue, uni à la foule, sans avoir à y stationner plus que de raison. Comme tout le monde... banalement comme tout le monde... sans tendre la main et baisser les yeux.

Le boulot, l'argent, les amis, le resto le samedi soir, tout ça n'a pas duré. L'entreprise où Jean bossait a fait faillite, le chômage s'est éternisé et son épouse a pris la poudre d'escampette avec les enfants, pour se sauver, pour ne plus le voir sombrer dans la bière, le vomi et la colère. Un désastre. Quand tous les murs qui le tenaient encore un peu debout se sont écroulés, Jean s'est retrouvé seul, sans le sou, sans espoir et ne fréquenta plus qu'une seule amie, la bibine. Bibine, ça sonne comme copine et clémentine. Comme assassine aussi.

Surtout comme assassine. Cinq ans, cinq ans à vivre dans la rue, à chercher des cartons secs pour la nuit, à fouiller les poubelles, à se faire casser le nez par un plus fou, un plus imbibé, un plus désespéré que lui, à attendre dès l'aube l'ouverture de l'accueil de jour, pour un café, du pain, une douche et trouver de quoi se réconcilier un peu avec sa dignité dans les fringues propres du vestiaire social. Cinq ans, de quoi crever cent fois, de quoi se foutre à l'eau mille fois.

Pendant ces années de galère, Jean ne considérait plus le printemps comme une belle saison, un comble, mais comme un banal soulagement. Un peu court pour une saison magnifique. La température se faisait moins mordante, il pouvait dormir plus longtemps là où il trouvait à s'abriter de la pluie, un pont, un porche, un bâtiment désaffecté. Les gelures au bout des doigts, les oreilles prêtes à se déchirer comme de la dentelle et le vent glacé qui s'immisce dans les chaussures trouées rejoignaient petit à petit la boîte des mauvais souvenirs qui attendaient, pour revivre, que reviennent les mauvais jours. Il refusait obstinément de trouver un abri plus sûr et plus confortable dans les hébergements collectifs qui s'étaient multipliés ces derniers temps. Il ne supportait pas l'idée même de cohabiter, serait-ce pour une nuit, avec les copies conformes de sa déchéance et de sa précarité. Et puis, comme pour vérifier que palpait encore en lui une once d'humanité, redoutant de finir en salop lui qui n'aurait pas fait du mal à une mouche, Jean se raccrochait à une ultime élégance : laisser ces hébergements en priorité aux femmes. La rue et la nuit en faisaient des proies faciles pour des prédateurs que leur état misérable ne rebutait pas, la saloperie ne reculant devant aucun sacrifice.

Félicité assurait bénévolement deux matinées à l'accueil de jour, c'est là que Jean la rencontra. Elle lui avait servi un café, proposé des tartines. Après la douche, elle l'avait accompagné dans le vestiaire pour changer ses loques en ruine. D'habitude, il prenait sur les cintres ce qui lui tombait sous la main sans s'inquiéter des coloris, voire des tailles et sortait de là avec des habits propres mais vêtu comme l'as de pique avec un pantalon trop long ou trop court et des vêtements si sombres qu'on l'aurait cru en deuil. Félicité l'aida à choisir, prenant soin d'allier formes et coloris, vérifiant les dimensions. Le résultat fut probant : quand Jean se regarda dans la glace, il eut du mal à se reconnaître. Qui était cet homme lavé, rasé, peigné, dans cette chemise blanche sous un joli pull bleu et ce blue-jean bien ajusté ? Le Jean de la rue ou le Jean qui emmenait ses enfants manger une crêpe près du lac, le dimanche ? Il surprit le sourire satisfait de Félicité se reflétant dans le miroir.

– Pas mal. Qu'est-ce que vous en pensez ? lui demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, ayant perdu l'habitude de penser du bien de lui-même, enfermé dans un autodénigrement destructeur. Le regard de Félicité lui renvoyait le reflet de sa véritable identité débarrassée des oripeaux de la misère la plus sordide et de l'autodestruction la plus morbide. Ce regard le bouleversa. Il repensa à ses gosses, à son ex-femme, à ses parents qu'il n'avait plus vus depuis des années.

Les jours suivants, laissant enfin ses émotions prendre la parole, Jean fit en sorte de privilégier les matinées où Félicité assurait ses permanences à l'accueil de jour. Ces jours-là, il s'efforçait de paraître le moins décati possible, pas de bière, un peu de toilette dans les w-c publics, il se coiffait, se rasait, s'époussetait et tirait sur ses vêtements pour les défroisser. De petits changements qui ne passèrent pas inaperçus aux yeux de Félicité.

– Mais, dites-moi, Jean, il y a du mieux. C'est super. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Il rougit, baissa la tête et murmura :

– Je vous ai rencontrée.

Ils étaient seuls dans la pénombre du vestiaire. Félicité répondit qu'elle aussi l'avait rencontré, elle lui caressa la joue et déposa un bisou au coin de ses lèvres. Plus tard, après un baiser plus long et plus profond que tous les précédents, elle glissa dans la pogne de Jean la clef du paradis, son appartement, sa vie, son intimité solitaire depuis la perte de son mari des années auparavant.

Jean repense à tout ça, tout en regardant le prunus en fleur au bas de l'immeuble. Les fleurs ne tarderont pas à tomber. Le bonheur serait-il destiné à ne durer que ce que durent les fleurs ? Une parenthèse ? Un malentendu ? Une illusion ? A croire que oui.

Jean a ouvert en grand les fenêtres à son hiver personnel. Une tempête a tourneboulé la maison. Une tempête de bière, de cigarettes et de disputes. Un orage de sanglots, ceux de Félicité. Un silence d'iceberg entre eux. La déception comme un coup de pic à glace en plein cœur.

Félicité n'a pas supporté cet homme qu'elle ne reconnaissait plus. Le démon du malheur était revenu habiter Jean, pour l'empoisonner et ronger son âme comme un chien malade de la rage aurait mordu un gosse. Dix bières par jour, puis vingt, puis trop. Alors Félicité est partie, a laissé l'appartement à Jean en faisant en sorte que le bail soit à son nom et a disparu.

Ils ne vont pas tarder. C'est prévu pour quatorze heures, c'est écrit sur le papier que Jean relit pour la dixième fois. Six mois de retard de loyer. L'avis d'expulsion sera exécuté dans la journée, on attend les beaux jours pour ça, drôle de façon de commencer un printemps. Il les attend, l'huissier, la police. Ils vont tout prendre, le canapé, la télé, le frigo et le reste, si peu mais déjà beaucoup quand il compare au rien d'avant Félicité.

Et tout recommencera. Comme avant. La rue, le froid, la vie en noir et blanc. Et le printemps réduit à une éphémère accalmie.

Jean regarde à nouveau le jardin par la fenêtre. Et puis, merde ! A transformer le printemps en vulgaire soulagement autant se soulager de tout ! Cette fois-ci, ce sera son dernier printemps. Il enjambe la fenêtre, s'apprête à sauter.

– Arrête, Jean ! Je me suis arrangée pour le loyer, c'est réglé, arrête !

La voix de Félicité. Félicité qui lâche deux adolescents qu'elle tient par les épaules et qui se précipitent vers lui.

– Papa !

Jean étouffe, ne peut bouger ni parler. Des larmes tièdes comme une averse de mai inondent son visage. Deux hirondelles agrippées à ses jambes lui signifient que recommencer reste possible. Comme au printemps. Le vrai, celui avec des prunus et des forsythias en fleur, des journées qui s'allongent et des enfants qui donnent la main à leur père pour aller manger une crêpe au bord d'un lac, un dimanche après-midi.